

# Portraits parlés et sociaux

**PHOTOGRAPHIE** • Alliant images, pensées et révoltes intimes, bribes d'entretiens, mise en scène et arts plastiques, les photographies d'Aurore Valade offrent de captivants et palimpsestes visages sociaux de notre temps.

Sous pandémie et demi-confinée, la Française Aurore Valade imagine des processions rituelles avec des coiffes de hérons cendrés ou flamands roses entrevus en Camargue. Quotidiennement, elle les sculpte dans le papier préparé à partir de factures et documents administratifs. «Il s'agit de déambuler en oiseau migrateur pour s'ensauvager, bricoler des formes pour imaginer, habiter autrement. A l'affût, avec une patience animale et fébrile. Vouloir le corps d'un échassier migrateur, qui ne peut être confiné dans un seul territoire et en en déplaçant des confins, il ouvre de nouveaux territoires», explique l'artiste. La scène de ses déambulations se déploie aux alentours d'Arles, dans cette «ville près des marais» où elle réside. On estime que la France a perdu 50% de ses zones humides à «défendre et considérer» pendant la deuxième partie du XX<sup>e</sup> siècle.

La démarche évoque les origines plasticiennes de la femme d'images au sein de l'École des Beaux-arts de Bordeaux fréquentée avant l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles. La jeune étudiante s'enflamme alors pour la polyphonie, la choralité du «Théâtre des paroles» du dramaturge et écrivain haut-savoyard Valère Novarina. Un poète se livrant à une méditation spirituelle sur le mystère du dire. «Les mots sont ouverts, les sons jetés, lancés, et c'est la pensée qui revient en écho», écrit-il dans *Pendant la matière*. Ses intuitions l'introduisent à «cette multiplicité profuse de la vie avec des communautés fluides se croisant». Et l'accompagnent dans tout son travail de récits photographiques augmentés de mots et phrases disséminés dans le cadre de l'image. Ou comment capter les paroles, pensées, opinions que la personne portraiturée murmure à son oreille.

## Révoltes intimes

Née en 1981 de parents enseignants, la jeune femme construit ses instantanés à partir des récits ou témoignages de ses modèles et sujets. Ainsi d'une ancienne Brigadiste internationale à des artistes espagnoles luttant pour l'autonomie, des femmes dans des quartiers populaires ou des seniors saisis dans les limbes entre attente théâtralisée et imagerie publicitaire. Pour *Révoltes intimes* (2018), elle élabore ses mises en scènes imagées comme autant de tentatives d'occuper des espaces de résistance. Comme surgit d'un immense Atlas humaniste évolutif, «chaque être rencontrée est riche d'enseignements. La 'mise au point' se fait sur la juste distance à développer dans une relation de partages et d'échanges. Je propose un cadre de rencontres amenant l'interlocuteur.trice à le briser. Faisant surgir un palimpseste de discussions, mémoires et mondes multiples, dont j'extrait les mots et phrases présents dans les images. Les compositions jouent sur le débordement, la saturation de signes favorisant l'ouverture de l'imaginaire et son travail». Le langage stimule ainsi des



«L'œil cacophonique» d'Aurore Valade. Une série photographique réalisée avec des élèves biennois croisant l'univers dada avec celui des réseaux sociaux.

Aurore Valade

images en suspens dont il peut être la légende ou le sous-texte. Il lui arrive aussi de réaliser des séries inspirées de faits réels et tirant vers la fiction. En témoigne *L'or gris* (2012) mariant l'histoire de l'art et les codes iconiques de la publicité, pour interroger une vieillesse vue comme un âge multiple dans sa relation à l'amour, l'enfance, l'eau et la naissance.

Chez l'artiste, tout s'élabore souvent à partir d'un dialogue étendu avec les participants aux images. *Digo yo - Come decimos nosotras* (*Je dis - Comme nous disons*, 2019) est un projet photographique participatif développé avec des femmes gravitant autour d'Intermediae, association du quartier madrilène d'Usera prouvant «l'art relationnel par des projets sociaux-culturels interrogeant des communautés avec la complicité des acteurs locaux». Le but est de favoriser l'autonomie artistique de populations défavorisées en leur donnant des moyens qu'elles

peuvent reproduire et surtout l'envie. La photographe tente ainsi d'explorer les manières de se manifester, d'articuler la place de l'intime à l'espace public.

## La trace de Dada

Pour les Journées photographiques de Bienne de mai 2020 qui ont reportées, elle a invité une classe du Gymnase français de Bienne à interroger l'imagerie et la grammaire des réseaux sociaux. *L'œil cacophonique* est ainsi inspiré par le mouvement dadaïste antifasciste. De lui, elle retient outre la pacifisme, «l'art du collage montage, l'utilisation des mots absurdes, décalés, du doigt comme signalétique graphique, la danse en lisant à quatre voix en langues différentes des poèmes simultanés au Cabaret Voltaire de Zurich, l'ébranlement des fondations esthétiques du temps, traditionnelles ou d'avant-garde». A Hanovre, l'esprit dada s'in-

carna en la personne du peintre, sculpteur et poète Kurt Schwitters. Selon lui, «Dada ne peut mourir et reviendra toujours lorsqu'une société sera malade, se posant comme une sorte de médicament.»

Les images qui résultent de cette collaboration avec des élèves redonnent une plasticité aux émotions et aux revendications des élèves à travers un geste pictural et théâtral. Le titre de la série vient de *L'œil cacodylate* (1920) de Francis Picabia, peintre français proche du mouvement dada, puis surréaliste. «Il signe l'une des premières œuvres participatives en convainquant ses amis à signer autour d'un œil dessiné. J'ai fourni aux élèves des collages sur bâches conçus avec des éléments pris sur réseaux et plateformes. A la manière de Picabia, un titre était donné et les élèves pouvaient ajouter en toute liberté.» A son grand-père lui prédisant que la photographie supplanterait la peinture, Picabia rétorqua: «Tu peux photographier un paysage mais pas les idées que j'ai dans la tête.» Donner visages et expressions aux pensées, inconscients, non-dits, objets, sources et archives inanimés est singulièrement ce à quoi s'emploie Aurore Valade. L'approche tient du palimpseste et du champ de fouilles archéologiques.

## Portraits augmentés

Elle met en scène leur vie quotidienne, questionnant ainsi modes de vie, espace intime et représentations. *Ritratti Torino* (2009-10) est ainsi une série construite selon trois genres de la peinture classique: le portrait, les scènes d'intérieur et les vedute. Par un habile travail d'assemblage, la série ouvre sur une netteté de zéro à l'infini. Le travail allie le récit ethnologique et anthropologique aux objets significatifs, balises mémorielles et archives d'actualité par les titres de journaux posé au premier plan. Quant à l'identité du personnage, elle est isolée devant un rectangle blanc évoquant la toile vierge posée sur chevalet.

Chaque composition naît ainsi d'un minutieux travail de photomontage et de retouches. Mais, en dépit des interventions techniques et des redéfinitions, elles maintiennent une force réaliste et restent fidèles à la vérité du moment effectif de la prise de vue. Pour l'historien de l'art Daniel Lesmes, Aurore Valade «s'occupe de ce qui continuellement apparaît, et surtout, de ce que nous pourrions encore faire apparaître comme un avenir.» Son travail renvoie à un essai du poète et critique allemand Rainer Maria Rilke, *Notes sur la mélodie des choses* (1898). Il y engage une réflexion sur le thème du portrait dans les œuvres d'art. Dans les écrits de Rilke, la vue sur le fond est semblable à une mélodie, comme si chaque personnage faisait partie d'un chœur, la voix de chacun contribuant à créer l'harmonie de l'ensemble. ■

Bertrand Tappolet

Site: [www.aurore-valade.com](http://www.aurore-valade.com)